

Des contes pour rire et des nouvelles pour souffrir

Pierre Léon, *Le mariage politiquement correct du petit Chaperon rouge et autres histoires plus ou moins politiquement correctes avec notes explicatives pour servir à la morale de notre temps. Contes pour adultes nostalgiques et libérés*, Toronto, GREF, coll. « Écrits torontois », 1996, 148 p., 22 \$.

Alain Cognard, *ITI*, nouvelles, Outremont, Québecor, 1996, 168 p., 19,95 \$.

Collectif, *Nouvelles fraîches, Onze*, Montréal, Module d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 1996, 82 p., 5 \$.

Michel Lord

Numéro 84, hiver 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39011ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1996). Compte rendu de [Des contes pour rire et des nouvelles pour souffrir / Pierre Léon, *Le mariage politiquement correct du petit Chaperon rouge et autres histoires plus ou moins politiquement correctes avec notes explicatives pour servir à la morale de notre temps. Contes pour adultes nostalgiques et libérés*, Toronto, GREF, coll. « Écrits torontois », 1996, 148 p., 22 \$. / Alain Cognard, *ITI*, nouvelles, Outremont, Québecor, 1996, 168 p., 19,95 \$. / Collectif, *Nouvelles fraîches, Onze*, Montréal, Module d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 1996, 82 p., 5 \$.] *Lettres québécoises*, (84), 32–33.

Pierre Léon, *Le mariage politiquement correct du petit Chaperon rouge et autres histoires plus ou moins politiquement correctes avec notes explicatives pour servir à la morale de notre temps. Contes pour adultes nostalgiques et libérés*, Toronto, GREF, coll. « Écrits torontois », 1996, 148 p., 22 \$.

Alain Cognard, *III*, nouvelles, Outremont, Quebecor, 1996, 168 p., 19,95 \$.

Collectif, *Nouvelles fraîches, Onze*, Montréal, Module d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 1996, 82 p., 5 \$.

Des contes pour rire et des nouvelles pour souffrir

NOUVELLE
Michel Lord

Le conte et la nouvelle peuvent se permettre de « moraliser », mais le résultat risque d'être discutable si une bonne dose d'esprit n'y est pas. Dans la production récente, il y a dans ce sens du pire et du meilleur.

A INSI, ME SONT ARRIVÉS EN VRAC, DE MONTRÉAL ET DE Toronto, les ouvrages les plus disparates, qui illustrent la diversité prodigieuse des publications dans le champ du genre narratif bref. Pierre Léon d'abord, dans *Le mariage politiquement correct du petit Chaperon rouge*, parvient à se démarquer favorablement, grâce à la façon toute facétieuse qu'il a de se moquer du discours dit politiquement correct. En faisant cohabiter un discours essayistique, dans ses présentations critiques, avec des parodies fictionnelles, il déconstruit les âneries des censeurs qui retouchent même la littérature pour jeunes sous prétexte qu'elle ne répond pas aux canons actuels de l'égalitarisme aveugle : « Je revendique haut et clair, dit-il, le droit à l'irrespect ». Léon rappelle à cet égard le mot de

Gide, [qui] disait : « Ce n'est pas avec de bons sentiments qu'on fait de la littérature. » Et [il s'inquiète du fait que] si la nouvelle littérature se met à interdire tout ce qui n'est pas politiquement correct, on va avoir de beaux textes bien tristes. (p. xi)

C'est dans cette perspective que Léon a colligé certains de ses contes publiés dans divers périodiques, ou censurés par d'autres pour cause de non-rectitude politique. Il est dommage toutefois que l'édition, impeccable à tous égards à part cette petite lacune, ne fasse aucune mention des premières éditions de ces textes.

En parodiant des contes comme « Little Black Sambo », « Blanche-Neige », « Le petit Chaperon rouge », « La belle au bois dormant », « Le petit Poucet », « Cendrillon », « Le chat botté » et autres contes merveilleux, Léon fait feu de tout bois, et s'attaque surtout aux féministes, aux syndicats, au multiculturalisme et, en général, à la langue de bois de la nouvelle idéologie du discours, avec ses tics répétitifs ou euphémisants : « ils/elles », « les personnes non jeunes », « économiquement défavorisées », etc. Mais la charge n'est jamais méchante, et elle est

même parfois trop douce ou trop tendre. J'aurais aimé à certains moments plus de mordant, mais il appert que Pierre Léon a un esprit plus rieur que méchant. Il a toujours l'air de s'amuser, et ce, tout en communiquant une science véritablement encyclopédique du conte, de son histoire et de sa théorie, dont il se moque aussi à l'occasion. Ainsi, à propos de « BB tête à l'envers et le féminisme », il termine sur une note à la fois savante, parodique et burlesque :

On voit que ce conte a, par certains côtés, une structure déroutante pour les tenants du modèle de Propp. Claudette ne devient l'héroïne qu'à la fin et sans l'aide d'un adjuvant. Elle a peu d'obstacles à franchir, alors qu'il aurait été si facile de lui en trouver, ne serait-ce qu'à Radio-Canada. (p. 109)

À lire ce professeur, qui a publié des dizaines d'ouvrages scientifiques en linguistique et en littérature, on sent que la retraite n'est pas morose et qu'il est demeuré, à la manière de Rabelais, un éternel étudiant, à l'esprit fort moqueur. Un ouvrage salutaire et rafraîchissant.

Un misérabilisme frénétique

Sans doute que si je voulais être politiquement correct, je devrais en dire autant de *III* (pour itinérant), d'Alain Cognard. Je n'en ferai malheureusement rien. Pourtant, l'entreprise est louable. Dans le commu-



niqué accompagnant le service de presse, on peut lire ceci : « À l'occasion de l'Année internationale de la pauvreté décrétée par l'ONU, les Éditions Quebecor effectuent une première incursion dans le recueil de nouvelles. » De la littérature servant à illustrer un décret, voilà qui augure bien mal. Le lecteur met les freins, mais se dit : « Voyons, ne nous laissons pas influencer par la rhétorique publicitaire. » Mais voilà,

il y a une préface de Pierre Péladeau, homme de grand mérite, mais qui est là avant tout pour énoncer le principe du vainqueur qui doit affronter les difficultés de la vie « jour après jour, une étape à la fois » (p. 7). Je veux bien, mais qu'est-ce que ça vient faire dans un recueil de nouvelles, d'autant plus que, dans chacun des textes, des perdants de la société s'enfoncent, souvent volontairement, jour après jour, dans la misère.

Puis l'auteur en personne nous assène un avant-propos rempli de bons sentiments, du genre de ceux qui servent de lit à la mauvaise littérature. Cognard va même jusqu'à affirmer que « ce n'est pas aux

particuliers de donner, mais à l'État » (p. 12),

comme si le socialisme excluait l'entraide des citoyens. Et puis, encore une fois, qu'est-ce que cela vient donc faire dans cette galère ? D'ailleurs la première nouvelle, « Hibernia », décrit la rencontre d'une femme et d'une itinérante qui gèle dehors. La femme ne fait rien, et elle apprend par les journaux le lendemain qu'« une femme [est] morte de froid sur un banc du parc La Fontaine » (p. 15). Cette dernière phrase, imprimée en caractère gras, fermant le récit, comme un coup de massue, laisse entendre que la femme aurait dû aider sa pauvre concitoyenne, comme le fera un certain Bilboquet, dans la nouvelle du même nom, qui lègue sa fortune aux itinérants.

Là où le lecteur pourra se lasser, c'est dans la répétition incessante de ce type de représentation de la misère humaine désespérante. Tout se passe comme si, à trente ans de distance, Cognard refaisait le coup du *Cassé* (1964), de Jacques Renaud, mais sans le joul si cher à *Parti pris* ni la révolte, car les itinérants sont résignés, cassés à tout jamais. Tout est relativement bien écrit, d'une écriture blanche, presque toujours dans un présent de narration (de description et de réflexion, devrais-je dire, car il y a peu ou pas d'action) qui aplatit le récit. Sans doute est-ce par mimétisme que Cognard choisit de faire parler ses narrateurs au présent, car tous vivent dans un monde où le passé est à oublier et l'avenir complètement bouché.

Tout cela est d'abord infiniment triste à lire, et j'ai failli fermer le livre plusieurs fois (je l'ai fait, et pourtant, j'aime la littérature noire ou naturaliste), tant j'étais ennuyé par toute cette inlassable défense et illustration de l'existence des laissés-pour-compte. Mais à la longue, en persévérant dans la lecture de ces parcours de misères, je dois avouer que j'ai fini par apprécier certaines des vingt nouvelles, dont « Le temple du soleil », qui ne fait pourtant que reprendre la forme utilisée dans la plupart des autres nouvelles : la description subjective, désespérée et désespérante d'une journée dans la vie d'un itinérant. Voilà donc un livre qui a des qualités, mais qui a le défaut d'exploiter jusqu'à la saturation, de trop près et de manière trop uniforme et répétitive, la misère qu'il cherche à représenter. C'est là sans doute un des pièges du recueil monothématique.

Une fraîcheur inquiétante

Lorsqu'on aborde la lecture des textes primés de la 11^e édition du concours *Nouvelles fraîches*, on sait que l'on aura beaucoup de variété puisqu'il s'agit d'un recueil collectif. Lancée en 1985 par André Vanasse dans le cadre d'un cours sur l'écriture et l'édition à l'UQAM, puis repris dès le n° 3 (1987) par Gaëtan Lévesque, directeur d'XYZ. *La revue de la nouvelle*, qui a laissé la place en 1992 à un comité de rédaction, l'expérience de *Nouvelles fraîches* fait partie de ce phénomène d'explosion spectaculaire de la nouvelle au Québec depuis le début des années quatre-vingt. Chaque édition comprend une dizaine de nouvelles, toutes sélectionnées par des écrivains ou des critiques reconnus (cette année, le jury était composé de Jean Fugère, d'Anne Éline Cliche et de Jean Pierre Girard). Le processus n'est pas nécessairement un gage de succès, car tout le monde semble lié par la nécessité de produire un livre coûte que coûte. Mais ne soyons pas mesquins, la plupart des nouvelles méritent la publication. On y voit circuler surtout des tendances thématiques très actuelles liées à l'étrangeté, au sordide, à la violence, aux abus sexuels et à la mort. « Dispatch », de Nicole Bélanger, offre la nouvelle la plus réussie à ce chapitre. Entre un chauffeur de taxi et sa réparatrice se crée une relation très bizarre, qui trouvera une résolution tragique. La nouvelle possède beaucoup de force en raison du réseau sémantique très serré, le discours tournant littéralement autour du (fil du) téléphone, de la parole et du silence.

Yann Dupond-Cubaynes, dans « Passager hagar », fait quant à lui éclater la forme narrative, raboutant vingt-sept fragments de discours (dont un dernier rempli de silence) qui tiennent ensemble surtout grâce à ce que j'appellerais la logique de l'incohérence du narrateur focalisateur hagar et égaré, et grâce aussi à un langage expérimental qui évoque un peu la manière de Raymond Queneau (les *Exercices de style* — sans l'italique cependant — sont d'ailleurs mentionnés). Si on le replace dans un contexte québécois, ce texte pourrait se situer dans la lignée des œuvres de Louis-Philippe Hébert (*Le roi jaune*) : un discours qui nage à l'aise dans ce qui apparaît de l'extérieur comme informel, mais qui épouse la forme de notations fragmentaires de toutes sortes.

Le texte de Laure Morali, « La jongleuse de lumière », me rappelle quant à lui le type d'étrangeté et d'évanescence que l'on retrouve dans certaines nouvelles d'Anne Hébert, dont « L'ange de Dominique » (*Le torrent*). À y regarder de près, devant les autres textes remplis de meurtres de tous genres et presque tous écrits au « Je », on se dit que la nouvelle, comme le théâtre antique, sert aussi parfois de catharsis. Et pourquoi pas ? La littérature n'a pas qu'une seule fonction, encore faut-il savoir ajuster le projet et sa réalisation.

Chez Léon, qui a choisi le conte, la « morale » va de soi — d'autant plus qu'elle est toujours portée par une écriture des plus spirituelles —, alors que chez les nouvelliers comme Cognard, ça grince dans les entourures, mais on se rend compte que c'est surtout à cause des textes liminaires, qui forcent un peu trop la note morale, et de l'effet massif provoqué par la répétition d'une même configuration thématique et formelle. Les auteurs de *Nouvelles fraîches* sont, à ce titre, plus fûtés, mais se rendront-ils plus loin ? Car ils sont peu nombreux — à part Jean Pierre Girard, Pierre Salducci et Sylvie Bérard —, ceux qui ont dépassé le stade de cette unique publication depuis onze ans. Mais sans doute n'est-ce pas dans l'intention de tous d'envahir un marché déjà fort achalandé.

